

Note concernant la littérature secondaire sur la question du langage
chez Ricœur

Philippe Lacour

Université de Brasilia, Brésil

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 11, No 1 (2020), pp. 7-24

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2020.498

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Note concernant la littérature secondaire sur la question du langage chez Ricœur

Philippe Lacour

Université de Brasília, Brésil

La philosophie du langage de Ricœur est de mieux en mieux comprise, en même temps qu'est davantage reconnue son importance décisive au sein de l'ensemble de sa pensée¹ (le premier pouvoir de l'homme capable n'est-il pas celui de *parler*?). En effet, depuis les premières études générales² sur son œuvre, qui abordaient le sujet de façon incidente, ont été publiées des analyses portant plus spécifiquement sur sa contribution aux sciences humaines,³ et notamment sa théorie du langage, dans toutes ses dimensions: discours, texte, interprétation, lecture, traduction etc.⁴ Qui plus est, les récentes éditions de ses écrits introuvables ou inédits,⁵ souvent grâce au travail minutieux et roboratif de jeunes chercheurs ayant eu accès aux archives françaises, belges ou nord-américaines,⁶ ont considérablement amélioré la compréhension de la genèse et de l'évolution de sa pensée sur ces questions⁷ – sans parler des travaux collectifs qui ont permis de réévaluer ses influences, notamment touchant la philosophie analytique⁸ ou la philosophie allemande.⁹ Il est notamment plus clair, désormais, que la préoccupation ricœurienne pour le langage est ancienne et naît avant sa découverte de l'herméneutique allemande, de la philosophie analytique, et même de son intérêt pour l'équivocité des symboles.¹⁰

Certaines lectures des concepts et thèses ricœuriennes ont ainsi pu être rectifiées. Par exemple, il pouvait parfois être difficile de comprendre la place de la *métaphore* dans le dispositif général de la philosophie du langage. D'un côté, en effet, la métaphore participait bien du phénomène de l'innovation sémantique, comme la mise en intrigue;¹¹ de l'autre, elle désignait une prédication impertinente, donc une invention opérant au sein de la phrase, sorte de niveau zéro du discours. De ce fait, de l'aveu même de Ricœur,¹² la réflexion sur la métaphore restait, à l'époque de *La métaphore vive*, largement inaboutie, puisque le passage du niveau proto-discursif au niveau discursif du langage (transphrastique,¹³ textuel) n'était pas très clair. La défense de la référence était certes revendiquée avec force,¹⁴ mais l'absence d'une "théorie de la lecture" permettant d'assurer la transition du "voir-comme" à "l'être-comme" fragilisait le statut du discours "herméneutique" (études 7 et 8), en rendant délicat le "changement de niveau qui conduit de la phrase au discours proprement dit (poème, récit, essai, etc.)."¹⁵ Or, dans un récent article, Jean-Marc Tétaz a bien souligné qu'une transition était peut-être passée inaperçue, parce qu'elle était restée trop implicite ou elliptique: celle du "réseau métaphorique,"¹⁶ de la "métaphore continuée"¹⁷ qui, en filant l'image au-delà de la phrase, lui donne ainsi une consistance proprement discursive. En éclairant le passage au niveau que Ricœur appelait alors "herméneutique," cette étude contribue grandement à renforcer la cohérence de sa philosophie du langage.

Plusieurs développements scientifiques et philosophiques aident aussi à mettre l'œuvre de Ricœur en perspective, en l'obligeant à des altérations. Certaines sont bénignes. Ainsi en est-il de la relecture récente de Saussure, qui a permis de comprendre que l'opposition célèbre entre langue

et parole était à relativiser, parce qu'elle relevait d'une édition douteuse du *Cours de linguistique générale*.¹⁸ Non pas qu'elle n'ait aucun sens. Mais Saussure avait prévu de prolonger sa linguistique de la langue par une réflexion sur la parole, constituant ainsi une linguistique unifiée.¹⁹ Ricœur ne l'ignorait d'ailleurs pas, puisqu'il en parle dans son dialogue avec Changeux au tournant du siècle.²⁰ Or cela paraît devoir affecter profondément sa philosophie: n'est-ce point, en effet, pour critiquer ce pseudo-Saussure, que Benveniste avait imaginé l'opposition du sémiotique et du sémantique?²¹ Et, à son tour, Ricœur n'avait-il pas longuement utilisé les thèses de Benveniste, même en s'y opposant en partie, pour les prolonger?²² Cela ne risque-t-il pas d'hypothéquer toute sa théorie du discours? Non. Sans quoi, d'ailleurs, on peut raisonnablement penser qu'il aurait lui-même procédé à des ajustements, puisqu'il était au courant du changement de lecture du texte saussurien. En fait, de même que Claude Hagège, dans *L'homme de paroles*, imaginait une théorie ingénieuse pour dépasser l'opposition benvenistienne du sémiotique et du sémantique, en retrouvant ainsi sans doute, à son insu, l'inspiration véritable de Saussure,²³ de même, Ricœur voit plutôt ses intuitions confirmées par la réévaluation du legs du célèbre linguiste genevois.

Déjà plus substantielle est la rectification conduite par certains commentateurs touchant son interprétation parfois discutable de la tradition herméneutique, en particulier de *Dilthey*. Certes, concernant ce dernier, Ricœur ne commet pas l'erreur d'Aron qui comprenait le projet diltheyen d'une théorie des sciences humaines dans le cadre de la première critique kantienne:²⁴ il rattache bien sa réflexion épistémologique sur les sciences sociales au jugement réfléchissant et à la troisième critique,²⁵ dont il cherche à donner un équivalent discursif. Toutefois, sa connaissance de cet auteur reste assez succincte²⁶ (quoiqu'il en retrouve globalement l'inspiration originale).²⁷ Et, même en faisant la part de son évolution,²⁸ force est de reconnaître qu'il a tendance à minorer (moins que Gadamer, certes) l'effort de Dilthey pour dissocier l'herméneutique de la compréhension psychologique et la rapprocher de l'objectivation (via la notion d'*ensemble*),²⁹ sans même parler du fait que Dilthey anticipe peut-être lui-même l'herméneutique du monde telle que la promeut Ricœur.³⁰ Le souci ricœurien de donner une définition "publique" et objective de l'interprétation, non subjective (au sens psychologique et privé), en en faisant une dimension du discours, doit sans doute être réévaluée à l'aune de cette relecture du penseur allemand.

Tout aussi importante, quoique moins évidente, est la nouvelle intelligence du langage permise par la meilleure compréhension du *kantisme* de Ricœur. Certes, la philosophie kantienne ne thématise pas vraiment le langage, sinon de façon marginale. Mais, comme on sait, Ricœur établit un lien fort entre l'imagination transcendantale et le langage³¹ (à travers les phénomènes d'innovation sémantique de l'imagination productrice); or c'est à la faveur d'une interprétation du kantisme qui doit plus à la troisième qu'à la première Critique, et notamment à une audacieuse torsion du schématisme, qu'il peut rompre l'interdit de l'ontologie en refigurant la perception.³² À bien des égards, si Husserl "fait la phénoménologie," mais que Kant "la limite et la fonde," selon sa formule,³³ c'est parce qu'on peut tenter de conjointre ces deux types de philosophie transcendantale, en arbitrant le célèbre débat de Davos de façon à combiner l'objectif heideggerien d'une visée de l'être avec la méthode cassirerienne d'une étude des opérations de manipulation des signes. Or cela est rendu possible par une conception spécifique de la *critique* comme effort volontaire de fixation rationnelle d'une limite, comme le révèle un cours inédit sur la négation.³⁴ Dès lors, on comprend mieux l'effort incessant de Ricœur pour délimiter les différents discours sur la réalité, qui est constitutif de son herméneutique critique.

Cette idée semble confirmée par les nouvelles interprétations de sa lecture de *Hegel*, permises par la découverte de documents inédits, qui clarifient notamment le virage opéré entre philosophie de la volonté et philosophie de l'action.³⁵ On connaît certes les passages célèbres (le "tragique de l'action," "renoncer à Hegel") dans lesquels Ricœur se réfère explicitement (quoique plus ou moins fidèlement) au philosophe de Iéna, afin d'infléchir "l'hubris spéculative de Hegel, au profit d'une herméneutique réflexive de la conscience finie."³⁶ Mais on comprend mieux aujourd'hui pourquoi la méthode dialectique et les ressources phénoménologiques ne sont réintégrées que sous bénéfice d'inventaire critique, et toujours en conjonction avec d'autres sources d'articulation du sens (le freudisme, par exemple). Si en effet la pensée ricœurienne ne prétend jamais à la médiation absolue,³⁷ c'est parce qu'elle est issue d'un démembrement de la dialectique hégélienne à partir de son "noyau" intersubjectif supposé, en-deçà de la logique et au-delà de la nature.³⁸ Plus fondamentalement encore, la dialectique prend chez lui un sens "sobre" (opposée au "pantragisme" du discours hégélien), du fait de la "grande idée" d'un lien constitutif entre négation, médiation et langage.³⁹ À la faveur en effet d'un rapprochement de Hegel et Husserl,⁴⁰ Ricœur lit en effet la dialectique hégélienne de la certitude sensible d'une façon nuancée, qui lui permet de reprendre l'idée d'un pouvoir médiateur du langage dialectique, mais de façon seulement relative. D'abord, il différencie prudemment les sens du négatif pour mieux respecter les expériences (comme le mal) qui ne se laissent pas entièrement dire, et dont la contingence ne saurait être tout à fait résorbée dans la nécessité d'un discours de récapitulation absolue,⁴¹ ainsi que les figures originales du négatif (comme l'altérité), non réductibles à l'opposition. Mais, de façon plus radicale, l'important est de maintenir un écart entre phénoménologie et ontologie, en identifiant la limite supérieure du langage (l'identité spéculative de la pensée et de l'être) et la limite inférieure (le pré-réflexif, l'antéprédicatif).⁴² En particulier, le langage de la négation théorique (objective, cognitive et non existentielle) est fondamentalement lié à l'opération de distinguer et de mettre en relation par comparaison (via le genre de l'autre), qui est centrale dans la perception.⁴³

Il resterait encore à évaluer les appréciations et usages ricœurains d'auteurs comme *Cassirer*,⁴⁴ dont les réinterprétations récentes réévaluent le rôle du langage dans la constitution d'une philosophie des "formes symboliques";⁴⁵ ou encore de *Peirce*, que Ricœur semble avoir découvert chez Jakobson⁴⁶ (et peut-être chez Gilles-Gaston Granger et Karl-Otto Apel), et dont l'importance pour sa théorie de l'interprétation ne saurait être négligée.⁴⁷ Et ceci, sans parler des très nombreux linguistes que Ricœur mobilise (Saussure, Jakobson, Benveniste, Chomsky,⁴⁸ Guillaume, Tesnière, etc.), ou des théoriciens de la littérature (Riffaterre, Bremond, Jaus, Weinrich, etc.).

Mais d'autres modifications sont encore plus radicales – aussi bien le sont-elles tellement qu'elles n'affectent pas que la seule philosophie de Ricœur. Qu'on en juge: dans son résumé synthétique de sa lecture aristotélicienne de *Temps et récit*, "Une reprise de *La Poétique* d'Aristote," Ricœur redonne une place éminente au concept aristotélicien de catharsis, qu'il place dans le "ternaire de base," à côté de la mimésis et du muthos.⁴⁹ Il en fait même la clé de sa réinterprétation sous le prisme de l'esthétique de la réception.⁵⁰ Or, selon certains travaux récents, ce terme, qui constitue une occurrence unique dans le traité (hapax), serait en fait une interpolation tardive (d'un commentateur antique): il faudrait en réalité lire "mimésis" et non "catharsis."⁵¹ Une telle rectification, on le comprend, remet en question toute la lecture que la tradition a pu faire d'Aristote (les commentateurs médiévaux arabes et occidentaux, les théoriciens du théâtre classique, la

philosophie esthétique moderne, etc.), et pas seulement celle de Ricœur. Il est d'ailleurs difficile de juger si celle-ci serait profondément affecté par un tel changement d'optique, puisque Ricœur déclarait lui-même que ce terme était le moins marqué du texte aristotélicien, et, pour cette raison, le plus ouvert à une "reprise" interprétative.

Enfin, avec le recul et l'affinement du travail exégétique, les propres *approximations* de Ricœur apparaissent aussi plus clairement. Par exemple, il se trompe lorsqu'il pense que l'hypothèse de base de toute analyse textuelle structuraliste, à savoir que "les grosses unités de langage, c'est-à-dire les unités de degré supérieur à la phrase, offrent des organisations comparables à celles des petites unités de langage," est "parfaitement légitime."⁵² En voulant justifier "la transposition de la méthode de commutation du plan phonologique au plan des unités du récit"⁵³ (Barthes, Propp, Greimas) ou des mythes (Levi-Strauss), il commet en réalité une double erreur.

Tout d'abord, ce que, à la suite des auteurs structuralistes (à l'origine de la confusion), il appelle "*structurel*" ne constitue pas en réalité une véritable structure formelle (mathématique), comme l'a souligné très tôt Gilles-Gaston Granger.⁵⁴ Il s'agit simplement d'une régularité de la construction sémantique implicite d'un texte, repérée par analogie avec la phonologie, et qui ne peut être que partiellement formalisée. Par ailleurs, cette analogie n'a rien de légitime, car elle postule dogmatiquement que la construction du sens s'opère de la même façon à tous les niveaux d'articulation du langage:⁵⁵ ce qui est déjà douteux pour les monèmes, l'est a fortiori pour les "grosses unités de sens" comme les mythes et les textes.⁵⁶ La régularité identifiée n'est donc pas une "loi structurelle," de valeur absolue, donc universelle, comme le pensait Levi-Strauss.⁵⁷ En effet, en tant qu'elle est *relative* à tel texte (littéraire ou mythologique) spécifique, et même si elle peut être généralisée à d'autres textes du même genre, elle reste redevable d'un cadre de connaissance évoluant entre le singulier et le général, et qui ne peut donc prétendre à l'*universel*, contrairement aux structures formelles.⁵⁸ Bien évidemment, comprise pour ce qu'elle est (une généralisation idéal-typique), la régularité sémantique (le mytheme, par exemple) conserve un certain rôle pour l'explication, mais à condition de garder à l'esprit qu'elle a déjà une nature interprétative. Corrélativement, la conception ricœurienne de l'explication causale pour les sciences humaines doit être ajustée, tout en pouvant être globalement conservée.⁵⁹

La deuxième erreur de Ricœur est une conséquence de la première: cette régularité implicite, inhérente à la composition du texte, relève d'une investigation sémantique (et pas uniquement "syntaxique"⁶⁰) qui, en tant que "textuelle," n'est pas "structurale" mais *interprétative* parce qu'elle constitue un certain parcours de lecture, comme l'a souligné François Rastier,⁶¹ en opposition à Greimas (entre autres).⁶² Ainsi, la dialectique entre expliquer et comprendre, si elle traverse bien la sphère même des signes, n'est pas vraiment située là où Ricœur avait pensé la voir. Car ce qu'il a appelé "l'explication structurale" était en fait déjà en partie une interprétation. Est-ce à dire qu'il faille congédier la dialectique "expliquer plus, c'est comprendre mieux"? Toute la réflexion de Granger sur la nécessité d'un commentaire "stylistique" prouve le contraire,⁶³ même si, en toute rigueur, on devrait donc plutôt parler d'une dialectique entre formalisation et interprétation, dont la modélisation constituerait l'intermédiaire schématique (pour articuler les sémantiques formelle et naturelle), comme l'attestent assez aujourd'hui les différentes technologies du texte.⁶⁴ C'est à ce niveau que les "structures" dont parle Ricœur, les régularités sémantiques comme les mythes, par exemple, conservent un rôle pour l'explication, à condition de ne pas les

confondre avec ce qu'elles ne sont pas (des "lois" de la culture), et de bien les comprendre pour ce qu'elles sont: des généralisations idéal-typiques, de nature interprétative, susceptibles de guider la modélisation formelle.⁶⁵

Malgré tout, même en faisant la part des découvertes exégétiques, altérations et erreurs diverses, la philosophie ricœurienne du langage conserve son intérêt et sa part de mystère. Et de nombreux points restent encore à explorer. Ainsi en est-il de la dimension *symbolique*, qui a fait l'objet de relectures récentes. Comme on sait, Ricœur a élargi son étude de la symbolique du mal (symboles primaires et mythes), tributaire d'une interprétation "amplifiante" étudiant le sens multiple des symboles, aux proto-symboles (phénoménologie de la religion, psychanalyse, imagination poétique), relevant d'une interprétation régressive, incompatible avec la première.⁶⁶ Mais l'enrichissement de sa théorie herméneutique a déplacé l'attention de Ricœur au texte, dont il fait le paradigme de la polysémie.⁶⁷ Reste que la notion de symbole n'a pas pour autant disparu de sa préoccupation,⁶⁸ notamment du fait de sa valeur ontologique, via son ancrage non-sémantique⁶⁹ – les symboles jouant un rôle ambigu de provocation du discours philosophique et de résistance au langage.⁷⁰ De récentes republications ont permis en effet de souligner cette dimension de *prégnance* du symbole:⁷¹ Ricœur parle de caractère "lié" ou "adhérent," par enracinement dans la vie, et du fait que ce qui, en lui, résiste au langage relève "du pouvoir, de l'efficacité, de la force" ou encore de "l'expérience ténébreuse de la puissance."⁷² Ce point est corrélatif de *l'insistance* du symbole, c'est-à-dire sa résistance au temps, une stabilité qui s'oppose à la fragilité de la métaphore vive, qui a tendance à devenir rapidement morte.⁷³ D'où le fait que, si le symbole résiste à la pensée conceptuelle mais interpelle et se prête au langage, à titre de "réserve de sens," c'est un discours métaphorique qui sera susceptible d'en articuler la signification, par un effort d'innovation qui répond à la "demande de travail" du symbole.⁷⁴ On pourrait trouver une réflexion similaire sur le statut symbolique de l'image en psychanalyse, dans un texte lui aussi assez méconnu.⁷⁵ Par ailleurs, la connaissance approfondie que Ricœur a de l'œuvre de Goodman (y compris tardive), dont il critique le nominalisme mais apprécie le pluralisme sans hiérarchie (jugé "libérateur" par rapport à Cassirer), montre assez son souci de ménager au sein de sa théorie du symbole une place pour la réflexion esthétique.⁷⁶

Par ailleurs, tout un travail reste à faire pour comparer la théorie ricœurienne du discours à celle de ses *contemporains* qui, eux aussi, à peu près à la même époque, ont croisé ce problème: pour n'en citer que quelques-uns liés, mentionnons, outre Derrida, dont la controverse avec Ricœur est documentée,⁷⁷ Foucault, critique de l'idée d'interprétation (de "commentaire") dans *Naissance de la clinique*, historien de la linguistique dans *Les mots et les choses*, chantre de la fiction dans *La pensée du dehors*, théoricien de l'énoncé (et fin lecteur des auteurs analytiques) dans *L'archéologie du savoir*, stratège de la pragmatique dans ses derniers cours sur la vérité (*Le gouvernement de soi et des autres. Cours de 1982-83*).⁷⁸ Deleuze, autre auteur admiré par Ricœur, dont la vision de la philosophie comme création veut s'opposer au dialogue et à la discussion, dans la version consensuelle qu'il croit percevoir chez Habermas, cherche des échappatoires à la "communication" dans la liberté du discours indirect libre (*Mille Plateaux*), et déjoue la logique apophantique par son amour des "paradoxes" dans *Logique du sens*.⁷⁹ Habermas, justement, que Ricœur a critiqué, au moment de sa controverse avec Gadamer ou de sa traversée de la théorie du droit, mais aussi que son élève Jean-Marc Ferry a prolongé dans des ouvrages qui ont suscité la lecture attentive de Ricœur.⁸⁰ Karl-Otto Apel, dont des publications récentes montrent la critique serrée qu'en a faite Ricœur, qui sépare bien sa position de celle de Habermas.⁸¹ Chaïm Perelman, dont Ricœur vantait

le travail sur la rhétorique.⁸² Gilles-Gaston Granger, théoricien du langage de la connaissance et critique averti du structuralisme, dont Ricœur a adopté la théorie du style, et qui tenait lui-même Ricœur en haute estime. Jean Ladrière dont Ricœur utilise les réflexions sur les limites des symbolismes formels et la spécificité du discours religieux. Francis Jacques, dont les recherches “dialogiques” sur l’interlocution seront lues avec beaucoup d’intérêt par Ricœur. Lyotard enfin, l’élève de Mikel Dufrenne,⁸³ dont la théorie du “figural” cherche à échapper à la suprématie du discours, en rétablissant les droits du symbolique non linguistique; et poursuivant dans *Le différend* sa recherche sur l’hétérogénéité des discours. Etc. Tous ces auteurs dessinent une sorte de constellation qui semble correspondre à un “moment” commun:⁸⁴ ils sont, comme Ricœur, des arpenteurs passionnés du discours, à la recherche de ses puissances, de ses nuances et de ses limites, et mériteraient des comparaisons soignées.

En dehors de ces thématiques, plusieurs aspects de la pensée de Ricœur demeurent assez énigmatiques. Ainsi, pourquoi l’anthropologie philosophique des capacités fondamentales dédouble-t-elle le langage en un pouvoir parler et un pouvoir raconter? Pourquoi cette philosophie qu’on qualifie volontiers de réflexive et d’herméneutique ne cherche-t-elle pas à identifier un pouvoir *réfléchir* ou un pouvoir *interpréter*? Et si Ricœur entendait par sa “grande philosophie du langage”⁸⁵ un effort d’articulation des différents systèmes symboliques, quels rapports inter-sémiotiques établit-il entre le langage et ceux-ci: par exemple, la musique, les images fixes ou animées, les mathématiques, voire l’architecture?⁸⁶ Pourquoi n’a-t-il pas complété sa théorie des relations du Juste et du Vrai par l’étude symétrique de celle du Vrai et du Juste (dont il ne trace que le programme), sans même parler des relations avec le Beau?⁸⁷ Etc.

- ¹ On peut parler en ce sens d'une cohérence et d'une systématité de la philosophie ricœurienne, en deçà du système, et d'un effort de totalisation, en deçà de la totalité. Sur ces caractéristiques du discours philosophique, cf. Ricœur, "La recherche philosophique peut-elle s'achever?," *Orientations* (1966), 31-44, réédité en version numérique par le Fonds Ricœur. Je remercie Jean-Luc Amalric de m'avoir signalé ce texte.
- ² Olivier Mongin, *Paul Ricœur* (Paris: Seuil, 1994); Jean Greisch, *Paul Ricœur et l'itinérance du sens* (Grenoble: Jérôme Millon, 2001); Johann Michel, *Paul Ricœur, une philosophie de l'agir humain* (Paris: Cerf, 2006).
- ³ Christian Delacroix, François Dosse & Patrick Garcia (eds.), *Paul Ricœur et les sciences humaines* (Paris: La Découverte, 2007); Scott Davidson, *Ricœur Across the Disciplines* (London/New York: Continuum, 2010).
- ⁴ Jeanne Evans, *Paul Ricœur's Hermeneutics of the Imagination* (New York: Peter Lang, 1995); Cristina Lafont, *The Linguistic Turn in Hermeneutic Philosophy* (Cambridge/London, MIT Press, 1999); Jean-Luc Amalric, *Ricœur et Derrida. L'enjeu de la métaphore* (Paris: PUF, 2006); Andris Breitling, *Möglichkeitsdichtung-Wirklichkeitssinn. Paul Ricœurs hermeneutisches Denken der Geschichte* (München: Wilhelm Fink Verlag, 2007); Daniel Frey, *L'interprétation et la lecture chez Ricœur et Gadamer* (Paris: PUF, 2008); Alison Scott-Bauman, *Ricœur and the Hermeneutics of Suspicion. Continuum Studies in Continental Philosophy* (Londres: Continuum, 2009); Philippe Lacour, "Diskursivität. Zur logischen Erklärung der Hermeneutik Ricœurs," *Energeia – Online Zeitschrift für Sprachwissenschaft, Sprachphilosophie und Sprachwissenschaftsgeschichte*, vol. 1, (2009), [<http://www.romling.uni-tuebingen.de/energeia/zeitschrift/2009/diskursivitaet.html>]; Marc-Antoine Vallée, *Gadamer et Ricœur. La conception herméneutique du langage* (Rennes: PUR, 2012); Scott Davidson & Marc-Antoine Vallée (eds.), *Hermeneutics and Phenomenology in Paul Ricœur. Between Text and Phenomenon* (London: Springer, 2016).
- ⁵ Paul Ricœur, *Écrits et conférences 2. Herméneutique* (dir. Daniel Frey et Nicola Stricker) (Paris: Seuil, 2010) et *Écrits et conférences 3. Anthropologie philosophique* (dir. Johann Michel et Jérôme Porée) (Paris: Seuil, 2013).
- ⁶ Entre autres: Daniel Frey et Marc-Antoine Vallée (co-éditeurs de: "Herméneutique," Cours de l'Université de Louvain de 1971-1972), Samuel Lelièvre (co-éditeur de "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage"), Roberta Picardi (co-éditrice de: "Le concept philosophique de volonté" (cours à l'université de Montréal de 1967), "Analyse linguistique et phénoménologie de l'action" et "Le 'lieu' de la dialectique"), Luz Ascarate (co-éditrice de "Parole et Symbole" et "Imagination et métaphore"). Jean-Luc Amalric prépare une édition des *Lectures on imagination* avec George Taylor, à paraître en 2021-2022. La plupart des textes sont disponibles sur le site du Fonds Ricœur.
- ⁷ Voir par exemple les articles suggestifs de Chiara Pavan ("Hegel et Husserl sur l'intersubjectivité: la genèse longue d'un essai bref," *Genesis*, 44 (2017), 203-211), en collaboration avec Roberta Picardi,

et, de cette dernière: "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, tome 99, n°4 (2015), 599-639.

- ⁸ Voir le numéro spécial de *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol 5, n°1 (2014), sur le rapport de Ricœur à la philosophie analytique, avec notamment son inédit sur Husserl et Wittgenstein.
- ⁹ Gilles Marmasse & Roberta Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey* (Paris: CNRS Éditions, 2019) [les références aux articles issus de cet ouvrage sont faites à partir de sa version électronique, au format epub].
- ¹⁰ Vincent Descombes a raison de souligner que les analyses linguistiques apparaissent dès le premier tome de la *Philosophie de la volonté*. Cf. "Réponse à Jean-Luc Petit," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, Vol 5, No 1 (2014), 153-9. Encore qu'il soit assez ancien, l'article de Brent Madison, "Ricœur et la non-philosophie" (*Laval théologique et philosophique*, vol. 29, n°3 (1973), 228-33), illustre ce point de façon remarquable. On pourrait d'ailleurs trouver des réflexions sur le langage dans les premiers livres sur Jaspers et Marcel.
- ¹¹ Paul Ricœur, *Temps et récit. 1-L'intrigue et le récit historique* (Paris: Seuil, 1983), 9-10.
- ¹² Paul Ricœur, "Autobiographie intellectuelle," *Réflexion faite* (Paris: Esprit, 1995), 46.
- ¹³ Ricœur, "Autobiographie intellectuelle," (1995), 49.
- ¹⁴ Voir la lecture très fine qu'en donne Samuel Lelièvre, en s'appuyant notamment sur des textes inédits: Samuel Lelièvre, "Langage, imagination et référence. Ricœur lecteur de Wittgenstein et de Goodman," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies* (2014), 49-66.
- ¹⁵ Paul Ricœur, *La Métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), 10.
- ¹⁶ Jean-Marc Tétaz, "La métaphore entre sémantique et ontologie. La réception de la philosophie analytique du langage dans l'herméneutique de Paul Ricœur," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol 5, n°1, 2014, 75.
- ¹⁷ Ricœur, *La Métaphore vive*, 306.
- ¹⁸ Cette partition langue-parole est largement due, non pas tant à Saussure lui-même qu'à l'interprétation partielle qu'en ont faite ses élèves éditeurs: cf. Saussure, *Cours de linguistique générale*, édité par Sechehaye et Bailly (Paris: Payot, 1995), Introduction, chapitre IV, p. 36 sq.: "Linguistique de la langue et linguistique de la parole."
- ¹⁹ Touchant cette déformation éditoriale, cf. Simon Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure* (Paris: Payot, 1997), notamment pp. I-VIII, et p. 187 sq.: "La base sémiologique et son occultation dans le Cours." Cf. aussi Saussure, *Écrits de linguistique générale*, édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, avec la collaboration d'Antoinette Weil (Paris: Gallimard, 2002).
- ²⁰ Ricœur et Changeux, *La nature et la règle. Ce qui nous fait penser* (Paris: Odile Jacob, 1998), 147: "Nous savons aujourd'hui que le *Cours de linguistique générale*, dans sa première publication, est

amputé de toute une partie concernant la mise en mouvement des structures phonétiques et lexicales dans la parole vive.”

- ²¹ Emile Benveniste, “La forme et le sens dans le langage,” *Éléments de linguistique générale 2* (Paris: Gallimard, 1974), 208.
- ²² Cf. Paul Ricœur, “Discours et communication,” *La Communication. Actes du XVe Congrès de l’association des sociétés de philosophie de langue française*, Université de Montréal, 1971, Montréal, 1973, Montgomery. Reproduit in Paul Ricœur (Paris: l’Herne, 2004), 54-5. Si Benveniste, avec notamment ses réflexions sur l’instance de discours, a le mérite de proposer “une linguistique du discours qui serait autre chose qu’une pragmatique de la langue,” cette tentative a toutefois pour Ricœur le défaut de rester prisonnière de l’opposition du sémiologique et du sémantique et d’être donc “condamnée à se spécifier par contraste avec quelque chose, la langue, qui a le caractère remarquable de ne pas exister, d’être seulement virtuelle.” Autrement dit, “le caractère d’effectivité du discours ne peut être [...] recouvert que par contraste avec la virtualité de la langue.” On le voit, la linguistique de Benveniste, malgré sa percée hors de la “langue,” persiste à n’accorder au discours qu’un statut résiduel – de fait, pour le linguiste, le sémiotique demeure le “fondement” du sémantique (Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2* (Paris: Gallimard, 1974), 222). D’où l’idée de tenter un mouvement inverse: “Nous avons donc besoin maintenant d’une considération pour laquelle le discours ne serait pas l’événement qui s’ajoute à un système virtuel, mais l’effectivité même sur laquelle au contraire la langue est prélevée par abstraction.” Le basculement est décisif: plutôt que de se voir assigner une fonction négative de contraste, le discours devient susceptible d’une thématization positive et directe.
- ²³ Claude Hagège, *L’homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines* (Paris: Gallimard, 1985). Hagège est avant tout préoccupé par l’unité de sa discipline: “il ne saurait y avoir deux linguistiques distinctes comme celles que bâtissent tour à tour Saussure et Benveniste” (304), ou même Chomsky. Sa “théorie des trois points de vue” (280-302), à la fois distincts mais complémentaires et solidaires (morphosyntaxique, sémantico-référentiel et énonciatif-hiérarchique) vise à surmonter la dualité où Benveniste voyait un “paradoxe” indépassable (Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2*, 217).
- ²⁴ Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l’histoire: essai sur les limites de l’objectivité historique* (Paris: Gallimard, 1991), présentation de Sylvie Mesure. Et aussi, de cette dernière: *Dilthey et la fondation des sciences historiques* (Paris: PUF, 1990).
- ²⁵ Par exemple, Paul Ricœur, “Le modèle du texte,” *Du texte à l’action. Essais d’herméneutique 2* (Paris: Seuil, 1986), 224. Sur la source kantienne de l’herméneutique, cf. Denis Thouard, “Les trois possibilités de l’herméneutique après Kant: Ast, Schlegel, Schleiermacher. Pour une logique des

positions herméneutiques," in *Herméneutique: textes, sciences*, Jean-Michel Salanskis, François Rastier, Ruth Scheps eds. (Paris: PUF, 1997), 33-55.

- ²⁶ Christian Berner, "La méthode herméneutique. Ricœur lecteur de Schleiermacher et Dilthey," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 255-71.
- ²⁷ Christian Berner, "La méthode herméneutique. Ricœur lecteur de Schleiermacher et Dilthey," 226-7. Alors que Schleiermacher insiste sur la parole vive, Ricœur met l'accent sur le texte; toutefois, en soulignant l'importance du style (notion empruntée à Granger), il retrouve l'idée de Schleiermacher que le discours est une synthèse entre un système linguistique et un individu créateur.
- ²⁸ Johann Michel, "Herméneutique et sciences humaines: l'héritage de Dilthey dans la pensée de Ricœur," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 238-52.
- ²⁹ Sylvie Mesure, présentation de W. Dilthey, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (Paris: Cerf, 1988).
- ³⁰ Jean-Claude Gens, *La pensée herméneutique de Dilthey* (Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 2002), III, 2 ("De l'herméneutique du vécu et des œuvres à celle du monde"), ouvrage consultable en ligne: [<https://books.openedition.org/septentrion/65285#tocto1n3>].
- ³¹ Michaël Føessel, "Paul Ricœur ou les puissances de l'imaginaire," *Paul Ricœur. Anthologie*, Textes choisis et présentés par M. Føessel et F. Lamouche (Paris: Seuil, 2007), 7-22.
- ³² Michaël Føessel, "Les deux voies du schématisme. Ricœur et le problème de l'imagination transcendante," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 68-81.
- ³³ Ricœur, "Kant et Husserl," *À l'école de la phénoménologie* (Paris: Vrin, 1986), 250.
- ³⁴ Chiara Pavan, "La pensée de l'être comme pensée des limites. Une étude de Ricœur sur la négation dans la critique kantienne," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 31-55. Ce cours sur "Kant et la négation" fait partie d'une réflexion plus vaste sur la négation qu'a étudiée Alison Scott-Baumann, *Ricœur and the Negation of Happiness* (London: Bloomsbury Academic, 2013).
- ³⁵ Ricœur, "Le concept philosophique de volonté" (1967); et "Le 'lieu' de la dialectique," C. Perelman, *Dialectics. Dialectiques* (Leyde: Nijhoff, 1975), 92-118, republié par R. Picardi pour le Fonds Ricœur;

ainsi que, dans une moindre mesure, "Le discours de l'action" (projet de candidature au Collège de France, 1969), 4 ss.

- ³⁶ Olivier Tinland, "La 'Phénoménologie de l'esprit' de Ricœur," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 104.
- ³⁷ C'est "une dialectique de l'affirmation originaire de la vie en nous qui trouve à s'élucider progressivement dans l'intersubjectivité incertaine des rapports de reconnaissance et le symbolisme opaque de l'univers culturel" (O. Tinland, "La 'Phénoménologie de l'esprit' de Ricœur," 114).
- ³⁸ Ce noyau est celui de l'action (champ de réalisation des libertés humaines dans des œuvres), avant sa restriction marxienne à la lutte des classes (à la faveur de la réduction de la praxis à la production et du labeur au travail) ou son expansion induite à la nature – sans parler de son extrapolation systématique dans la logique. Pour une analyse détaillée de la "régionalisation" de la dialectique hégélienne, cf. également Roberta Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 99, n°4 (2015), 619-35.
- ³⁹ Sur cette "grande idée" qui, en réaction à l'inflation de négativité des années 1950 en France, chez Sartre et Hyppolite (issue de la généralisation du "malheur" de la conscience religieuse, par J. Wahl), restreint le domaine légitime de la négation, et permet ainsi l'intégration de la dialectique hégélienne de la certitude sensible dans la dialectique nabertienne du sentiment et de la réflexion, cf. Roberta Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 601-19. À noter que "Langage" est pris ici au sens ricœurien large, donc synonyme de sémiotique – d'où la possibilité de voir la négation à l'œuvre dans le procès de symbolisation (y compris artistique), tel que le révèle le concept freudien de Verneinung. Cf. R. Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 621.
- ⁴⁰ Les deux auteurs partent de l'idée d'une disproportion entre la finitude de la perspective et l'infinitude de l'intention de signifier qui accompagne et transcende toute perception; puis identifient cette transcendance de la signification et de la vérité à la parole et au nom; et enfin attachent à ces derniers un indice de négativité: Husserl à partir du cas de la signification absurde, Hegel à partir de la dialectique de la certitude sensible. Roberta Picardi montre de façon convaincante que c'est en se réappropriant cette dialectique que Ricœur peut construire une anthropologie de la médiation dans *L'homme fallible*, à la faveur d'une triple torsion: l'adjonction de la dialectique nom-verbe à celle du vécu (certitude) et du nom (vérité), pour joindre intention de liberté et intention de vérité dans la liberté de jugement (une greffe qui correspond à la critique de la forme hégélienne du jugement); le rattachement à la doctrine kantienne de l'imagination transcendante, conçue comme simple terme médiateur entre sensibilité et raison (et non comme racine de la sensibilité, de l'entendement et de la raison); enfin l'historicisation de la synthèse pratique (par opposition à la synthèse d'objet) par la catégorie affective du sentiment (qui médiatise l'inquiétude et la déchirure intérieure). Cf. Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 615-9. Il est vrai que cet infléchissement anthropologique et historique du kantisme est aussi rendu possible par le postulat d'une unité affective de tous les humains. Sur cette influence nabertienne, cf. Inga Römer, "La

réception ricœurienne de Kant dans *L'homme faillible*," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 24-6.

- ⁴¹ Sur le développement d'un discours philosophique instruit par la symbolique du mal mais respectueux de son énigme, et l'effort constant de Ricœur pour préserver la contingence du mal, contre toutes les formes de justifications nécessaires, via la différenciation entre limitation et limitation humaine, ou le refus d'intégrer sans reste le tragique dans la logique hégélienne, cf. respectivement Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 618; et "Au-delà de la 'vision morale du monde': Ricœur et la dialectique hégélienne du mal et de son pardon," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 119 ss (cf. également les développements consacrés à la reconsidération de la lecture hégélienne du mal (123-5) et l'appropriation qu'en fait Ricœur (125-31), notamment touchant la possibilité d'un (difficile) langage du pardon conciliant reconnaissance mutuelle de l'unilatéralité des points de vue).
- ⁴² Il s'agit de la *Lebenswelt* en tant qu'elle fait encore l'objet d'un discours (fût-il simplifié à l'extrême, comme dans "il est"), parce qu'elle est le produit d'une opération qui s'exerce dans et depuis le langage (celui de la *Rückfrage*). Cf Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 614.
- ⁴³ Picardi, "Le lieu de la dialectique hégélienne dans la pensée de Paul Ricœur," 609 ss.
- ⁴⁴ Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud* (Paris: Seuil, 1965), 20-4. Cassirer est crédité d'avoir le premier tenté de réunifier la question du sens en posant "le problème du remembrement du langage," grâce à la notion de fonction symbolique. Mais Ricœur en rejette la notion trop large, qui correspond en fait à tout le champ de la signification.
- ⁴⁵ Jean Lassègue, *Ernst Cassirer. Du transcendantal au sémiotique* (Paris: Vrin, 2016); pour une recension, on pourra consulter P. Lacour, "Cassirer informaticien?," *Rue Descartes*, n°95, vol 1 (2019), 164-73.
- ⁴⁶ Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale* (Paris: Minuit, 1963), cité par Ricœur, "Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique 1* (1969), 73.
- ⁴⁷ Par exemple, "Qu'est-ce qu'un texte?," *Du texte à l'action* (Paris: Seuil, 1986), 176-7. Cette influence de Peirce est oubliée par Jean-Claude Monod qui insiste surtout sur les sources aristotéliennes et exégétiques du concept ricœurien d'interprétation, qui associe dimension amplifiante (la récupération du sens des symboles) et suspicieuse (Freud, Nietzsche, Marx). Cf. "Trois figures de Nietzsche chez Ricœur," in G. Marmasse & R. Picardi (eds.), *Ricœur et la pensée allemande de Kant à Dilthey*, 212-21. Peirce est aussi mentionné dans la théorie de la réflexivité: cf "Le paradigme de la traduction," *Sur la traduction* (Paris: Bayard, 2004).
- ⁴⁸ Cf. Walter Pedriali, "Speaking Images. Chomsky and Ricœur on Linguistic Creativity," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, Vol 8, n°1 (2017), 83-110.

- ⁴⁹ Paul Ricœur, "Une reprise de *La Poétique* d'Aristote," *Lectures 2* (Paris: Seuil, 1999), 466
- ⁵⁰ Ricœur, "Une reprise de *La Poétique* d'Aristote," 470-1.
- ⁵¹ Claudio William Veloso, *Pourquoi la "Poétique" d'Aristote? Diagogè*, M. Rashed (préface) (Paris: Vrin, 2018).
- ⁵² Ricœur, "Qu'est-ce qu'un texte?," 165. Immédiatement avant ce passage, Ricœur précise que "L'hypothèse de travail de toute analyse structurale des textes est celle-ci: en dépit du fait que l'écriture est du même côté que la parole par rapport à la langue, à savoir du côté du discours, la spécificité de l'écriture par rapport à la parole effective repose sur des traits structuraux susceptibles d'être traités comme des analogues de la langue dans le discours."
- ⁵³ Ricœur, "Qu'est-ce qu'un texte?," 168.
- ⁵⁴ Gilles-Gaston Granger, "Au lecteur, sur les structuralismes," préface à la seconde édition de: *Pensée formelle et sciences de l'homme* (Paris: Aubier, 1968). Ricœur a pourtant été un bon lecteur de Granger, et aussi de Jean Ladrière, dont il analyse finement les considérations touchant la notion d'interprétation dans les sciences formelles, empirico-formelles et humaines (Ricœur, *Herméneutique. Cours de Louvain de 1971-1972* (2013), 83-6). Mais il semble négliger la différence entre le formalisme logico-mathématique et le formalisme du structuralisme d'inspiration linguistique, peut-être parce qu'il résume l'approche scientifique par l'analyse (décomposition en unités plus petites); cf. "Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique," (1969), 65 et 73.
- ⁵⁵ Dans ses *Éléments de linguistique générale* (Paris: Armand Colin, 1991), André Martinet avançait l'idée que tout langage naturel comporte une articulation double; en simplifiant, disons: des monèmes ou morphèmes ("le," "chat," "dort") qui se combinent entre eux pour former des énoncés ("le chat dort," mais pas "le dort chat"); et des phonèmes (c, h, a, t), qui se composent en monèmes ("chat" existe en français, mais pas "tach"). À la suite de Granger, il est toutefois préférable de parler d'une articulation multiple du symbolisme naturel, par opposition aux symbolismes formels (à articulation unique). Sur cette rectification, cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel* (Paris: Vrin, 2012), chapitre 3 ("La transgression sémiotique").
- ⁵⁶ Outre la possibilité évidente de découper la langue en énoncés propositionnels (que le logicien peut formaliser), Granger légitime l'existence de "grosses" unités de sens: phrases ou discours. Il admet même l'idée ricœurienne de très grandes unités, comme les textes: cf. Gilles-Gaston Granger, "Le langage," Guttorm Floistad (éd.), *Language, Meaning, Interpretation* (Netherlands: Kluwer Academic Publishers, 2004), 45-71. Mais il refuse le passage "analogique" de la phonologie aux textes (et mythes), qui relève selon lui d'un paralogisme. De façon similaire, Rastier critique chez Greimas non pas l'extension de l'analyse sémantique du sème (l'unité de signification: par exemple la désinence "ons," ou le radical "march," dans le verbe "marchons"), au texte (complexe), via la notion d'isotopie,

que l'idée d'un "parcours génératif" de la signification, qui court le risque de considérer le texte comme un simple signe – cf. François Rastier, *Arts et sciences du texte* (Paris: PUF, 2001), 54.

- ⁵⁷ En fait, les éléments mythiques choisis par Lévi-Strauss sont tous issus du continent américain. Sur la dimension "régionale" des *Mythologiques* et l'infléchissement comparatiste (généraliste, plus ou moins assumé) d'une pensée qui, dans *Les structures élémentaires de la parenté*, s'affichait comme universaliste, cf. Emmanuel Désveaux, *Spectres de l'anthropologie: suite nord américaine* (Montreuil: Aux lieux d'être, 2007). C'est la croyance à la valeur universelle de ces structures (mythiques) qui explique l'autosuffisance apparente (l'hypostase) de la combinatoire lévi-straussienne (même assortie de "transformations"), comme si elle n'avait pas besoin d'être actualisée (par des rites, par exemple) – cf. Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style* (Paris: Armand Colin, 1968) 137-43, et Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, chap. 6 ("Réflexions sur le schématisme"). Ricœur pointe d'ailleurs ce caractère régional de l'analyse lévi-straussienne quand il critique, dans le passage à *La pensée sauvage*, le truchement d'un "exemple trop favorable qui est peut-être exceptionnel," la régulation structurale du "bricolage" étant "beaucoup plus près du phénomène d'inertie que de la réinterprétation vivante qui nous paraît caractériser la véritable tradition" ("Structure et herméneutique," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (1969), 49 et 51).
- ⁵⁸ Sur la différence logique entre le cadre *singulier-général* et le cadre *particulier-universel*, et ses enjeux pour la théorie de la connaissance, cf. Philippe Lacour, *La raison au singulier. Réflexions sur l'épistémologie de Jean-Claude Passeron* (Paris: Presses universitaires de Nanterre, 2020).
- ⁵⁹ Philippe Lacour, "Pourquoi cela est-il arrivé? L'explication causale de l'événement chez Paul Ricœur," *Methodos*, vol. 17 (2017), [<http://journals.openedition.org/methodos/4810>], conclusion.
- ⁶⁰ En 1963, lors du débat avec Lévi-Strauss, Ricœur commençait son intervention sur *La Pensée sauvage* par l'idée que le structuralisme était un choix de méthode en faveur de la "syntaxe" et "contre la sémantique" (Ricœur, "Structure et Herméneutique," 44). Une position que Granger qualifiait de "naïve" (Granger, *Essai d'une philosophie du style*, 144), parce que la réduction structurale se veut sémantique (à condition d'être bien conduite, ce qui n'est pas forcément le cas de celle de Lévi-Strauss, selon lui).
- ⁶¹ Voir par exemple Carine Duteil-Mougel, "Introduction à la sémantique interprétative," *Texto!*, déc. 2004, [http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Duteil/Duteil_Intro.html].
- ⁶² Greimas reprend une suggestion de Lucien Tesnière (*Éléments de syntaxe structurale* (Paris: Klincksieck, 1988)) et construit une sémantique qui, modulo le concept de "parcours génératif," prend pour unité de base du texte la phrase et, au-delà, la structure sémiotique profonde – cf. Ricœur, *Temps et récit 2*, 89 et 100. Le risque est alors de rejeter l'interprétation en dehors de la sémantique, tandis que pour Rastier, celle-ci a une nature interprétative (*Sémantique interprétative*, Paris: PUF, 1987, rééd. 2009). Pour une évaluation plus récente de l'œuvre de Greimas, cf. également, François

Rastier, "De la sémantique structurale et à la sémiotique des cultures," *Actes sémiotiques*, n°120 (2017), [<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5734&file=1>].

- ⁶³ Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, chap. 6 ("Le complément de l'analyse stylistique").
- ⁶⁴ Linguistique de corpus, moissonnage de données ("data mining"), y compris en grande quantité ("big data"), apprentissage profond ("deep learning"), logiciels de traduction: toutes ces technologies, une fois délivrées d'une certaine conception fétichiste de l'intelligence artificielle (l'illusion transcendante d'une réduction de la théorie de la signification à un calcul du sens), montrent la nécessité de combiner étroitement l'interprétation et le calcul. Cf. Bénel Aurélien, "Modéliser ce qui résiste à la modélisation. De la sémantique à la sémiotique," *Revue Ouverte d'Intelligence Artificielle*, à paraître (2020).
- ⁶⁵ Le cas de Propp est un peu différent, puisque les corrections éditoriales ont plutôt confirmé les thèses de Ricœur. Comme on sait, dans *Temps et récit 2* (Paris: Seuil, 1984, 67-77), Ricœur souligne que le formalisme de l'approche "morphologique" du conte russe présuppose l'intelligence de l'intrigue, ce dont témoignent les traces d'une conception "organique et téléologique de l'ordre," héritée de Goethe. De fait, ce travail taxinomique se doublait d'une recherche sur les bases "historiques" du conte, objet du second ouvrage de Propp (et que ce dernier jugeait absolument complémentaire du premier), publié en Français après *Temps et récit*. Cf. Vladimir Propp, *Les Racines historiques du conte merveilleux* (Paris: Gallimard, 1983), trad. Lise Gruel-Apert. L'ambition et la pratique de Propp étaient donc d'emblée généralistes et non universalistes (son travail vaut pour le "cas" du conte russe), contrairement à celle de Lévi-Strauss (chez qui l'ambition universaliste se double en réalité d'une pratique généraliste (américaniste)); et contrairement aussi à celle de Greimas qui "universalise des propriétés du conte merveilleux russe, tel qu'il a été décrit par Propp," comme le souligne François Rastier ("Action et récit," *Raisons pratiques*. Vol. 10 (Paris: EHESS, 1999) 173-98 (2- "La narrativité entre mythe et événements"; texte republié dans *Texto!*, vol. XIX, n°3 (2014), 11 [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3579/texto_action_francois_rastier.pdf]).
- ⁶⁶ Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud* (Paris: Seuil, 1965), 16-29. L'opposition entre ces deux types d'interprétations (archéologique, téléologique) est constitutif d'une "antithétique" de la réflexion qui contraint la philosophie à un nouveau rôle: l'arbitrage du conflit des interprétations. Un rôle sur lequel Gadamer émettait des doutes. Cf. Vallée, *Gadamer et Ricœur. La conception herméneutique du langage*, 13.
- ⁶⁷ Ricœur hésite souvent pour parler du symbole entre structure à "double" ou à "multiple" sens (le sens à établir n'étant jamais originaire); mais "un accueil plus large de l'analyse structurale demandait un traitement 'objectif' de tous les systèmes de signes, au-delà de la spécificité des symboles" (Ricœur, *Réflexion faite* (1995), 34). Et c'est sa théorie du texte (plus encore que celle de la métaphore) qui lui permet de rencontrer le problème de la polysémie dans toute sa complexité (l'ambiguïté, ou la "polysémie est donc le fait lexical fondamental des langues naturelles" écrit Ricœur dans son cours sur *L'Herméneutique* de l'Université de Louvain (Paris: Fonds Ricœur, 2013), 40). Sur ce rapport

entre sens double et multiple, cf. Camille Riquier, "Herméneutique du symbole et herméneutique du soi: Paul Ricœur et la logique du double sens," *Alter*, v. 19 (2011), 181-97.

- ⁶⁸ Je corrige ici une approximation de mon article: "Granger et Ricœur: deux ripostes existentialistes au défi analytique," *Revue de métaphysique et de morale*, n°93, vol. 1 (2017), [<https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2017-1-page-93.htm#re87no87>] (j'assimilais à tort l'herméneutique du double sens à un effort de récupération d'un sens caché, que Ricœur aurait par ailleurs abandonné, notes 87 et 88).
- ⁶⁹ Chiara Pavan, "La véhémence ontologique du symbole chez Ricœur," *Peri*, v. 07, n° 1 (2015), 34-55.
- ⁷⁰ Paul Ricœur, "Existence et herméneutique," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (1969), 17: "En dépit de leur enracinement différent dans les physiologies du cosmos, dans le symbolisme sexuel, dans l'imagerie sensorielle, tous ces symbolismes ont leur avènement dans l'élément du langage. Il n'y a pas de symbolique avant l'homme qui parle, même si la puissance du symbole est enracinée plus bas; c'est dans le langage que le cosmos, que le désir, que l'imaginaire accèdent à l'expression." En fait, à la différence des symboles religieux (Eliade) et oniriques (Jung), qui figent le langage dans la stabilité (du rite, du mythe), l'image poétique a la spécificité de le mettre "en état d'émergence." Cf. Paul Ricœur, "Le symbole donne à penser," *Anthropologie philosophique. Écrits et conférences 3* (Paris: Seuil, 2013), chap. 5, I ("L'empire varié du symbole"), et III ("Une philosophie du symbole"), touchant le symbole comme "stupeur de la pensée."
- ⁷¹ Sous le signe de l'imagination "symbolique," Jean-Luc Amalric rapproche cette pensée du symbole de la notion de "prégnance symbolique" chez Cassirer. Cf. J.-L. Amalric, *Paul Ricœur, l'imagination vive* (Paris: Hermann, 2013), 456.
- ⁷² Paul Ricœur, "Parole et symbole," *Revue des sciences religieuses*, vol. 49, n°1-2 (1975), 142-61; republié par le Fonds Ricœur, sous la responsabilité de Luz Ascarate; cf notamment: 151-61. Sur le caractère non arbitraire du symbole, cf. aussi "Herméneutique des symboles et réflexion philosophique II," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (1969), 314; et "Le symbole donne à penser" (2013), II ("Structure du symbole").
- ⁷³ Plusieurs traits rapprochent toutefois symbole et métaphore: le fonctionnement en réseau, le caractère archétypal de certaines métaphores, la capacité quasi-symbolique de certaines métaphores de redécrire la réalité par leur pouvoir référentiel.
- ⁷⁴ Ricœur, "Parole et symbole," 158.
- ⁷⁵ Paul Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," *Autour de la psychanalyse. Écrits et conférences 1* (Paris: Seuil, 2008), 105-38. Ricœur y souligne l'échec d'une reformulation purement linguistique de la psychanalyse, afin de rendre légitime une sémiotique de l'image. La psychanalyse est considérée

comme une "fantastique générale," les images de l'inconscient constituant un matériau qui à la fois demande à être dit et résiste au discours.

- ⁷⁶ Samuel Lelièvre "Langage, imagination et référence. Ricœur lecteur de Wittgenstein et Goodman," 56-9.
- ⁷⁷ Paul Ricœur, "Discours et communication," *La Communication*. Actes du XV^e Congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française, Université de Montréal, 1971, Montréal, 1973, Montgomery. Reproduit in Paul Ricœur (Paris: l'Herne, 2004) – l'article mentionne un dialogue très instructif entre les deux auteurs; *La Métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975). Cf. également Eftichis Pirovolakis, *Reading Derrida and Ricœur. Improbable Encounters between Deconstruction and Hermeneutics* (New York: Suny Press, 2010); Jean-Luc Amalric, *Ricœur et Derrida. L'enjeu de la métaphore* (2006).
- ⁷⁸ Johann Michel, *Ricœur et ses contemporains: Bourdieu, Derrida, Foucault, Deleuze, Castoriadis* (Paris: PUF, 2013).
- ⁷⁹ Declan Sheerin, *Deleuze and Ricœur: Disavowed Affinities and the Narrative Self* (London/New York: Continuum, 2009).
- ⁸⁰ Jean-Marc Ferry: *Les Puissances de l'expérience* (Paris: Cerf, 1992), recensé dans *Libération* du 12 mars 1992 ("La grammaire de Ferry"); et surtout *Les grammaires de l'intelligence* (Paris: Cerf, 2004), recensé dans *Esprit*, août-septembre 2004, 31-41. Ces textes sont disponibles sur le site de Jean-Marc Ferry, à la rubrique des ouvrages parus [<http://users.skynet.be/sky95042/index.html>]. Ricœur souligne notamment l'effort pour identifier, sous le discours, des niveaux sémiotiques plus primitifs (les pré-grammaires associative (iconique) et imputative (indiciaire)) et, au sein du langage, le souci de distinguer la reconstruction de l'interprétation, de la narration et de l'argumentation. Il se montre particulièrement attentif aux justifications concernant l'articulation du sens, questionnant les transitions d'un ordre grammatical et discursif à un autre et, plus profondément, les rapports du génétique et du transcendantal.
- ⁸¹ Paul Ricœur, "Logique herméneutique?," *Écrits et conférences 2* (Paris: Seuil, 2010), 145-60. Cf. aussi l'intervention de Françoise Dastur au séminaire de Ricœur, reproduite dans *La sémantique de l'action* (1977), 2^eme partie, 271-84.
- ⁸² Sur la dimension rhétorique, cf. Jérôme Porée et Olivier Abel, *Le vocabulaire de Paul Ricœur* (Paris: Ellipse, 2007). Cf. également Jean-Luc Amalric, "L'épreuve de la métaphore: éléments pour une critique du discours philosophique," *Remate de Males*, Vol. 35, n°2 (2015), 159-60.
- ⁸³ Paul Ricœur, "La structure, le mot, l'événement" (1969), 96; et "Le Poétique," *Lectures 2* (Paris: Seuil, 1999).
- ⁸⁴ Frédéric Worms, *Moments. Histoire de la philosophie française au xx^e siècle* (Paris: Gallimard, 2004).
- ⁸⁵ Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, 13: "Nous sommes aujourd'hui à la recherche d'une grande philosophie du langage qui rendrait compte des multiples fonctions du signifier humain et de leurs

relations mutuelles. Comment le langage est-il capable d'usage aussi divers que la mathématique et le mythe, la physique et l'art." Ricœur reprend la même question dans "La philosophie à l'âge des sciences humaines" (*Cahiers de philosophie*, 1, 2-3 (1966), 93-9), réédité par Daniel Frey (Paris: Fonds Ricœur), 98; mais il parle de façon plus précise de la "multiplicité des fonctions du signe," en mentionnant pêle-mêle: le mythe, la poésie, la mathématique, le rêve, les robots (la cybernétique), l'exégèse biblique et la psychanalyse. Cf. également, à la même époque (1966), l'incipit de l'article inédit: "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol 5, n°1 (2014), 7-27.

⁸⁶ Paul Ricœur, "Architecture et narrativité," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol. 7, n°2 (2016), 20-30. Cf. aussi la présentation qu'en donnent Samuel Lelièvre et Yvon Inizan (14-16) et l'ensemble du dossier consacré à la réflexion esthétique de Ricœur.

⁸⁷ Paul Ricœur, *Le Juste 2* (Paris: Esprit, 2001), 19-24.